

La puissance diplomatique comme puissance de vie

par *Laïla MERNISSI*

Diplômée de Sciences Po Paris, de l'ENS et de l'EHESS, docteure en philosophie (Université Toulouse II – Jean-Jaurès), spécialiste de philosophie française contemporaine, anciennement enseignante en philosophie à l'Académie de Versailles

Mots clés : Diplomatie. Étho-écologie. Éthique de la Relation. Mutualismes. Philosophie du vivant.

Résumé

Quelle pertinence et effectivité du concept de diplomatie dans la composition des collectifs de demain ? Se faire diplomate, c'est accepter que la relation tissée transforme l'agencement en question et nous transforme nous-mêmes, et ce, toujours en vue d'une vitalité augmentée.

Cet article s'inspire fortement des recherches de Baptiste Morizot (philosophe et pisteur), qui, par un travail philosophique et pratique remarquable, réhabilite le concept de diplomatie au sein des relations avec le vivant pris au sens le plus large – une cosmopolitique au sens où le conçoit Isabelle Stengers. Son travail entend observer pratiquement la manière dont des mutualismes se forment et trouver le moyen d'en encourager la prolifération.

En effet, nous ne pouvons plus, à l'heure de ce que l'on nomme l'Anthropocène, nier l'imbrication du reste de la nature – dont nous faisons intrinsèquement partie – dans nos sociétés, imbrication dénotée par les conséquences négatives tant pour nous, humains, que pour eux, non-humains, de plus en plus manifestes. Nous ne pouvons pas non plus nous contenter d'un nouveau récit anthropocentriste, qui ferait de l'humain le sauveur d'une supposée Nature extérieure à lui. Il faut aller plus loin.

L'évaluation du concept de diplomatie aura ainsi pour but de mettre à nu un problème latent concernant la survie du vivant, mais aussi de proposer des solutions collectives opérationnelles – diplomatie du vivant – loin de tout idéalisme naturaliste et de tout cynisme ambiant – une *utopia* en un autre sens.

Prologue

Cet article a pour ambition de *présenter* la figure d'un diplomate réhabilité au sein d'un combat collectif qui concerne l'ensemble du vivant. Il se veut une humble introduction émanant d'un étonnement vis-à-vis de cet usage original d'un personnage-concept, le diplomate. En effet, la philosophie du vivant contemporaine (Stengers, Latour, Morizot) s'est intéressée de près à cette posture d'intermédiation, d'intercession, puissance de contournement et d'évitement de conflits frontaux et destructeurs, au sein de nos rapports à cette sphère, qui échappe aux normes culturelles, que l'on nomme Nature. Aussi, à travers cette relation spécifique à l'inexploré¹, c'est la diplomatie traditionnelle, foncièrement humaine, qui se trouve questionnée ; diplomatie qui, comme d'aucuns pourraient le constater, peine à s'imposer comme option privilégiée au sein de la résolution des conflits contemporains, incapable de gérer les véritables séparations et altérités – ce qui fut sa tâche première et essentielle pourtant –, et se trouve réduite à un simple « *art de prendre le thé* »² avec des homologues.

Aussi, si le concept de diplomatie nous semble intéressant, c'est qu'il signifie à la fois une méthode d'appréhension du réel, une véritable posture de responsabilité face aux conflits inhérents à la vie, et une action tâtonnante, expérimentale et incertaine qui transforme effectivement le réel appréhendé par son attention à l'imprévisible, à l'imperceptible, à l'évènement. Se faire diplomate en ce sens, c'est accepter que la relation tissée transforme l'agencement en question et nous transforme nous-mêmes, et ce, toujours en vue d'une vitalité augmentée.

En effet, nous ne pouvons plus, à l'heure de ce que l'on nomme l'anthropocène, nier l'imbrication du reste de la nature – dont nous faisons intrinsèquement partie – dans nos sociétés, imbrication dénotée par les conséquences négatives tant pour nous, humains, que pour eux, non-humains, de plus en plus manifestes. Nous ne pouvons pas non plus nous contenter d'un nouveau récit anthropocentriste, qui ferait de l'humain le sauveur d'une supposée Nature extérieure à lui. Il faut aller plus loin.

L'évaluation du concept de diplomatie aura ainsi pour but de mettre à nu un problème latent concernant la survie du vivant, mais aussi de proposer des solutions collectives opérationnelles – diplomatie du vivant – loin de tout idéalisme naturaliste et de tout cynisme réaliste ambiants.

1. Nous faisons référence par ce terme au dernier ouvrage de Morizot., B. (2023). *L'inexploré*. Paris : Éditions Wildproject.

2. L'expression est de Pascal Boniface.



Introduction

Qu'est-ce qu'un diplomate ?

Le diplomate est, en un sens nominal, le *représentant* d'un État, ayant pour mission de négocier au mieux les intérêts de ce dernier, en contexte de conflit majeur, afin de cesser ce conflit, ou d'en éviter des conséquences belliqueuses. Le diplomate est ainsi un agent pacificateur. Son rôle nous semble fondamental au sein des agencements géopolitiques qui assurent la sécurité d'un territoire donné – autrement dit la possibilité d'une vie en son sein –, et pourtant, il a perdu de sa valeur, devenant une solution pauvre, une solution de repli, une solution par défaut.

L'idée est de changer d'échelle, à la fois disséminer cette puissance diplomatique, et l'élargir aux intérêts dépassant le cadre strict des communautés humaines internationales. Disséminer en ce sens où chacun puisse devenir diplomate dès lors qu'il privilégie la *relation* collective plutôt que l'intérêt purement individuel, un des *termes* de la relation – sortir de l'essentialisme. Élargir le cadre d'intervention, c'est-à-dire s'ouvrir par ce biais diplomatique aux « non-humains »³, à la Nature peuplée de toutes ses singularités, à la diversité des *mondes* qui habitent *également* la terre, et qui la *partagent* avec nous.

Aussi, si la question de la nature des rapports entre singularités se pose, c'est qu'il y a urgence. La crise écologique ne semble pas être un problème isolé, indépendant des crises économiques et sociales qui touchent les communautés humaines – c'est le sens donné à la formule « anthropocène » : « *D'un point de vue écopolitique, l'anthropocène marque l'émergence d'une cohabitation rapprochée et généralisée des sociétés humaines avec le reste du vivant. Les autres vivants ne sont plus dehors, dans un monde sauvage inaccessible, intact, hostile ou pur, c'est-à-dire dans une wilderness – ils sont parmi nous.* »⁴

Et certainement l'ont-ils toujours été, parmi nous, mais aujourd'hui ils résistent et on les voit. Penser nos approches vis-à-vis de la nature, tant scientifiquement que politiquement, simultanément, c'est comprendre qu'il faut

3. Nous utiliserons ce terme faute de mieux, et comme explique Bruno Latour (18 septembre 2012) dans un entretien paru dans la revue *Tracés* : « Peu importe le terme, il faut avant tout échapper à la fatalité de faire penser à l'ancien modèle objet-sujet. Au fond, dans tous ces termes nouveaux, on ne cherche qu'une chose, pouvoir parler des entités qui habitent le sujet de la tradition européenne sans aussitôt que l'on bascule dans la naturalisation. » Bruno Latour propose également l'acception « *Les Terrestres* » qui peut également convenir.

4. Morizot, B. (2017). Nouvelles alliances avec la terre. Une cohabitation diplomatique avec le vivant. Dans *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 33, p. 73-96.

changer de paradigme, changer notre relation au reste du vivant, qui n'est plus un simple réservoir de ressources à exploiter, ni un ensemble de territoires neutres à occuper, mais un ensemble de manières d'être (« *manières d'être vivant* », dirait Baptiste Morizot⁵) tout aussi légitimes que la nôtre. Il nous faudrait ainsi rompre avec une métaphysique naturaliste, prélude à une vision techniciste du monde, érigeant l'homme comme transcendance, séparé du reste du vivant, à la fois destructeur et protecteur de celui-ci.

Mais il ne s'agit pas seulement de prendre conscience d'un fait, de poser un problème théorique, il s'agit de savoir comment agir, quelles sont les meilleures manières d'agir – en un sens *éthique* – pour permettre à la vie de prospérer toujours, au sein de cohabitations viables et fiables – solutions *politiques*.

L'on ne pense, en effet, qu'à cette lisière qui sépare vie et mort. Effectivement, encore une fois, il y a urgence, violence et nécessité.

Or, comment s'y prendre ? Et pouvons-nous concrètement faire quelque chose ?

La figure diplomatique intervient ici.

Ainsi n'est-il pas question d'exposer une théorie utopiste, prise dans un sens commun, qui chercherait à supplanter ce monde-ci par un autre, rêvé, fantasmé – posture nihiliste de tout idéaliste –, les bonnes intentions ayant les pires conséquences. Il s'agit au contraire d'observer comment le vivant semble *déjà* résister au niveau moléculaire, de manière imperceptible, comment la vie n'a jamais cessé de chercher des solutions par elle-même, en dehors des cadres institués, pour se libérer de tout enfermement. La philosophie vient toujours après – chouette de minerve. Aucune projection, aucune injonction, mais encourager les acteurs qui œuvrent en silence et font l'évènement. Or, il semble que ces acteurs qui vivifient des relations pérennes avec un vivant élargi, soient les véritables diplomates.

Nous interrogerons dès lors, dans un premier temps, ce concept réhabilité de « diplomate », mis en œuvre et théorisé par les penseurs du vivant, notamment au sein des recherches pratiques de Baptiste Morizot, auxquelles nous nous consacrerons dans un second temps, pour enfin penser une véritable éthique-politique des relations, seule capable, nous semble-t-il, de former et de porter les collectifs de demain.

5. Morizot, B. (2020). *Manières d'être vivant. Enquête sur la vie à travers nous*. Arles : Actes Sud.



Le diplomate

Pourquoi invoquer la figure du diplomate lorsqu'on traite de nos relations au vivant ? Et de quel type de diplomate et de diplomatie s'agit-il ?

Il nous semble que le concept de diplomatie, réhabilité par des penseurs comme Bruno Latour⁶ et Isabelle Stengers⁷, a une véritable effectivité, dès lors que l'on définit précisément ce que l'on entend ici par diplomatie et à quel problème répond ce concept ?

En effet, il ne s'agit pas de diplomatie en un sens classique, mais bien d'un réinvestissement, réinvention, du concept, insistant sur son étymologie, « plié en deux » (*diploma* en grec), qui dénote une posture spécifique et originale d'intermédiation, de liaison, de mise en relation, toujours au service de la relation entre termes distincts, en vue d'une cohabitation, une *habitabilité* de la terre.

Un décentrement se doit d'être opéré et permet d'ouvrir sur une position de problème neuve, dépassant un cadre humain moderniste strict. Il s'agit, en effet, de penser sous une nouvelle lumière la relation au vivant, hors des cadres posés par la modernité et le naturalisme⁸, alors même que l'on prend de plus en plus conscience que ce que l'on nomme « Nature », avec ses composantes multiples et singulières, ne peut plus être considérée sous le prisme de la distinction sujet-objet, que l'on doit effectivement dépasser le dualisme dépassé de Nature et Culture. Il s'agit, en dénommant cette nouvelle figure du diplomate de la nature, de réaliser la nécessité de communiquer avec cette altérité radicale dont nous dépendons fondamentalement.

« *Nous ne défendons pas la nature. Nous défendons la nature en nous.* »⁹ Cette défense, cet élan vital, ou volonté de puissance affirmative, se doit d'être portée par le nouveau diplomate, un diplomate capable de déployer une authentique sensibilité quant aux différentes formes de vie qui *habitent* la terre, dont il s'agit de vivifier les relations tout en maintenant l'irréductible différence – grand défi...

6. Voir : Latour, B. (2018). Esquisse d'un Parlement des choses. *Écologie & politique*, 56(1), p. 47-64 ; et surtout : Latour, B. (2006). *Nous n'avons jamais été modernes*. Paris : La Découverte.

7. Isabelle, Stengers, I. (2022). *Cosmopolitiques*. Paris : La Découverte.

8. Sur ce point, voir les travaux de Philippe Descola sur la genèse du naturalisme.

9. Morizot., B. (2023). *L'inexploré*. Paris : Éditions Wildproject, p. 22.

Revenons toutefois sur la définition nominale de « diplomatie ». Il s'agit d'une « science et pratique des relations politiques entre les États, et particulièrement de la représentation des intérêts d'un pays à l'étranger »¹⁰. Elle permet la résolution des conflits au moyen de négociations, de pourparlers, du dialogue – et donc de la parole – plutôt que par l'usage de la force. Elle encourage la mise en place d'actions collectives, de projets communs, afin d'éviter les conflits armés, souvent liés à une question de territoire.

Mais n'est-elle pas devenue, au fond, la continuation de la guerre par d'autres moyens ; vision court-termiste menant par-là même à un déséquilibre des forces, maintenant la domination d'une partie sur l'autre, fragilisant davantage la relation ?

La diplomatie s'est en effet trouvée, progressivement, reléguée au rang de parent pauvre des relations internationales, dans le but d'asseoir et de conforter, par la ruse ou la menace, le pouvoir d'un des termes de la relation, et non plus, comme le suggère l'étymologie de se positionner « entre », à la limite, au seuil de la relation. Son importance s'est trouvée amoindrie et appauvrie, au point de perdre sa véritable puissance, de perdre son sens originel – perversion d'une puissance devenue impuissante.

Le diplomate n'est pourtant ni un expert, ni un politicien, ni un simple porte-parole, c'est avant tout un intercesseur, un passeur, un traducteur (au sens fort), un interprète capable de se mettre au service de la relation qui relie deux termes antagonistes et non de servir un terme au détriment de l'autre. Il pose d'emblée l'égalité des deux termes de la relation, et est conscient de leur interdépendance. Par la parole et la rhétorique, il tend à convaincre – usage fort de la raison, du *logos* en ses sens multiples – de la nécessité de maintenir une relation pacifiée capable de créer un environnement de cohabitation et d'échanges viables.

Nous parlons certes de « reconnaissance diplomatique » comme manière pour un peuple d'en considérer un autre comme un *Autre* justement, ennemi ou ami peu importe, mais comme un égal avec lequel il ne peut que composer, que négocier, que contracter. Mais suffit-il d'envoyer et d'installer des ambassades pour que cette reconnaissance soit réellement effective ? L'on voit bien que les diplomates ont vu leur importance dépérir ; ils ne sont plus que des pions au

10. <https://www.cnrtl.fr/definition/diplomatie>



sein d'un jeu fondamentalement belliqueux biaisé d'avance – la violence n'est pas neutralisée, elle se déploie seulement sous une autre forme : « *Ils sont vraiment comblés de paix, de désirs de paix. [...] Et le lendemain pourtant éclate la guerre.* »¹¹

C'est ce qui explique la réhabilitation de cette posture singulière par les philosophies du vivant. Réhabilitation de la puissance diplomatique, libérée de son cadre institutionnel et seulement formel ; une sorte de fantôme que l'on érige dès lors que l'on ne peut plus recourir aux armes, quand les survies des deux termes en conflit est également compromise – il n'y a plus de choix.

Aussi retrouvons-nous cette figure dans différents travaux de philosophie contemporaine, hors de son champ géopolitique et institutionnel habituel. Bien qu'il soit important de ne pas considérer le réel comme un inéluctable champ de bataille, où règne la loi du plus fort, l'on ne peut pas non plus se contenter d'un discours idéaliste, purement théorique, niant les rapports de forces en jeu, tendant à nier ce monde-ci pour lui en substituer un autre homogène, pacifié, véridique. Parler de diplomatie, c'est prendre en compte la complexité de ce réel, la multiplicité des intérêts qui s'y confrontent, c'est comprendre qu'il n'y a pas de transcendance ni de vérité à imposer, c'est réaliser qu'on n'annihilerait pas les conflits, que ce n'est ni possible ni souhaitable, mais qu'il faut composer avec la multiplicité des mondes qui construisent ce réel, autrement dit, *négocier*. En ce sens, le diplomate est un négociant plus qu'un simple négociateur : « *Le langage diplomate est exaspérant de vérité. Il détient les clés du "réalisme" post-moderne : si le monde existe, il est régi par la seule loi de l'échange, de l'offre et de la demande. Le commerce est la fin de toutes choses – y compris de l'histoire. L'économie domine absolument le politique. Tout discours est donc un discours de négociants – une négociation. La diplomatie ne serait pas elle-même si elle ne déguisait cette vérité élémentaire. Intervient la duplicité : diplôme en grec veut dire objet double. Cette dissimulation de la duplicité est une opération suprêmement idéologique : l'échange intéressé doit être dissimulé par (ou sous) une forme désintéressée, c'est-à-dire noble. C'est pourquoi, explique Proust, on déchiffre le message diplomatique "à travers des symboles superposés".* »¹²

11. *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, pièce de théâtre de Jean Giraudoux (1935) citée par : Chaudier, S. (2008). Giraudoux européen de l'entre-deux-guerres Dans Sylviane Coyault (dir.). *Rhétorique et diplomatie chez Proust et Giraudoux : la crise d'une sainte alliance*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, p. 287-300.

12. *Ibid.*

C'est ce qu'a compris Bruno Latour (2000) dans sa dernière œuvre de philosophie du vivant. Il écrit dans *Guerre des mondes – offres de paix*, qu'à « *l'inverse de l'histoire modernisatrice, il faut pour faire la paix, reconnaître qu'il y a bien guerre, accepter d'avoir eu des ennemis, prendre au sérieux la diversité des mondes, refuser la simple tolérance, rouvrir les deux chantiers du global et du local* » ; et d'ajouter plus loin : « *Il y a bien guerre des mondes, et ni l'unité, ni la multiplicité ne peuvent s'obtenir sans composition progressive, sans négociation délicate, effectuée par des diplomates, sous pression continue des forces en conflit.* »¹³

En invoquant le personnage du diplomate, l'auteur ne désigne pas nécessairement un diplomate de profession, mais avant tout une posture, une manière d'appréhender les problèmes, de les poser, de les questionner. Une manière de douter : « *Le diplomate n'est pas celui qui pacifie, mais celui qui doute des valeurs et aussi des valeurs de ceux qui l'ont envoyé.* »¹⁴

Douter des valeurs, c'est tenter de comprendre les intentions de part et d'autre ; de déceler les croyances qui animent les parties ; de découvrir les intérêts antagonistes, pour pouvoir arriver à une conciliation et à la construction d'un monde commun, habitable, entre ces mondes.

Cette posture difficile à tenir est aussi celle que présente Isabelle Stengers (2007) dans son projet cosmopolitique. La question qu'elle pose est la suivante : « *Comment, par quels artifices, par quelles procédures, ralentir l'écologie politique, conférer une efficacité au murmure de l'idiot, ce "il y a quelque chose de plus important" qu'il est si facile d'ignorer puisqu'il ne peut être "pris en compte", puisque l'idiot n'objecte ni ne propose rien qui "compte" ? La question est "étho-écologique" : quel oïkos¹⁵ peut donner son site à l'émergence de ce qui serait capable de "faire importer" ce qui ne peut s'imposer dans le compte.* »

13. Latour, B. (2000). *Guerre des mondes – offres de paix. Ethnopsy, les modes contemporains de la guérison*, n° 4 (Numéro spécial, Colloque de Cerisy : Guerre et paix des cultures), p. 61-80.

14. Latour, B. (2012). L'universel, il faut le faire. Dans *Critique*, n° 786, p. 949-963. DOI : 10.3917/criti.786.0949.

15. L'oïkos est un terme grec ancien (οἶκος) qui désigne l'ensemble des individus vivant sous le même toit, incluant la famille, les serviteurs et les esclaves. C'est une unité sociale et économique de base dans la Grèce antique. L'oïkos englobe également les biens matériels et immatériels appartenant à cette cellule familiale, comme les terres, les bâtiments ou les métiers exercés par ses membres. (Source : <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/oikos>)

Autrement dit, il s'agit de permettre la prise en compte de réalités qui ne peuvent être prises dans le prisme des catégories de l'utile et de l'inutile, ce qui justement ne peut être compté, tout en donnant une effectivité réelle à l'action.

Invoquer la diplomatie, c'est avant tout sortir du règne dangereux et destructeur de la domination technocratique. Nous sommes plus que cela, et les autres êtres ont une intelligence collective qui a fait que, jusque-là, ils se sont maintenus. La diplomatie, en ce sens, est partout où les différences tentent de faire corps, non pas en se phagocytant les uns les autres, mais en trouvant un terrain d'entente, même pour un temps, qui permette à chacun d'exercer au mieux sa puissance – c'est-à-dire *ce qu'il peut*.

Stengers ajoute : « *Le diplomate est là pour donner voix à ceux dont la pratique, le mode d'existence, ce qu'on appelle souvent l'identité, sont menacés par une décision. "Si vous décidez cela vous nous détruisez", un tel énoncé est courant, et peut provenir de partout, y compris des groupes qui, dans d'autres cas, délèguent des experts. Mais on entend le plus souvent "réflexe identitaire" ou "expression d'intérêts corporatistes (et donc égoïstes)" et on répond : c'est le prix du progrès, ou de l'intérêt général. La diplomatie intervient usuellement entre la guerre probable et la paix possible, et a le grand intérêt de définir les belligérants potentiels sur le mode de l'égalité. Le rôle des diplomates est donc d'abord de lever l'anesthésie que produit la référence au progrès ou à l'intérêt général, de donner voix à ceux qui se définissent comme menacés sur un mode propre à faire hésiter les experts, à les obliger à penser la possibilité que leur décision soit un acte de guerre.* » Plus loin : « *La paix se fait à deux. Pour que la diplomatie soit possible, il faut que ceux que représentent les diplomates admettent la possibilité d'une paix, et se définissent comme capables de participer à son invention. Cette décision est lourde, car elle implique une capacité de "consultation" lors du "retour des diplomates", la capacité d'envisager, face à ce qu'ils proposent, la différence entre ce qui peut être accepté – ce qui pourra imposer une modification de certaines habitudes mais ne détruira pas ce qui "fait tenir", ce qui "attache" ou "oblige" – et ce qui ne peut l'être – trahison des diplomates.* »¹⁶

Le mot est dit – trahison. Mais mieux vaut un traître qu'un tricheur. Et en effet, si le diplomate, le véritable diplomate est un traître, c'est qu'il a compris que la satisfaction des intérêts d'un des termes ne peut aller sans la satisfaction des

16. Stengers, I. (2007). 1. La proposition cosmopolitique. Dans Jacques Lolive et Olivier Soubeyran (dir.). *L'émergence des cosmopolitiques*. Paris : La Découverte.

besoins de l'autre, et ce, pour le maintien d'une relation de cohabitation réelle, d'où la duplicité de la posture du diplomate, à la fois conscient des rapports de forces en jeu, mais qui doit trancher pour le « bien », non pas de ceux dont il est l'émissaire, mais de la relation qu'il compte défendre, quitte à trahir, se trahir soi-même, quitte à se perdre, se perdre soi-même, perdre son identité présumée. Se faire diplomate comporte donc des risques.

Tel a été le cas de Lawrence d'Arabie, auquel Gilles Deleuze consacre un texte fort éclairant dans *Critique et clinique*, intitulé « La Honte et la Gloire ». Deleuze explique qu'il y a chez « Lawrence un désert intime qui le pousse dans les déserts d'Arabie, parmi les Arabes, et qui coïncide sur beaucoup de points avec leurs perceptions et conceptions, mais garde l'indomptable différence qui introduit celles-ci dans une tout autre Figure secrète. Lawrence parle arabe, il s'habille et vit comme un Arabe, même sous la torture il crie en arabe, mais il n'imité pas les Arabes, et n'abdique jamais sa différence qu'il éprouve déjà comme une trahison. C'est sous son costume de jeune marié, "suspecte soie immaculée", qu'il ne cesse de trahir l'Épouse. Et cette différence de Lawrence ne vient pas seulement de ce qu'il reste Anglais, au service de l'Angleterre ; car il trahit l'Angleterre autant que l'Arabie, dans un rêve-cauchemar de tout trahir à la fois [...] destruction du moi froide et concertée, menée jusqu'au bout » ; et plus loin : « Chaque mine qu'il pose explose aussi en lui-même, il est lui-même la bombe qu'il fait éclater. C'est une disposition subjective infiniment secrète... »¹⁷

Lawrence finit ainsi par trahir les deux camps, simultanément, mais cette trahison est celle du diplomate qui tranche pour la relation plutôt que pour l'un des termes de cette relation. Preuve en est la sincérité avec laquelle il a pu comprendre au sens fort ses ennemis, ses égaux, en adopter la manière d'être, tout en gardant sa singularité. C'est sur le terrain, en expérimentant, en tâtonnant, que Lawrence s'est fait diplomate. C'est au contact de ses ennemis, de ses Autres, à la fois redoutés et méprisés par son camp, qu'il a réussi à se transfigurer, à devenir autre, et ce, au service de la vie.

Baptiste Morizot semble avoir justement saisi la force de la figure du diplomate transfiguré, à travers des expérimentations sur le terrain, menant à bien une philosophie pratique qui ne concerne plus les humains seulement, mais le vivant en général, c'est ce qui nous mobilisera dans ce second moment.

17. Deleuze, G. (1993). *Critique et Clinique*. Paris : Minuit, p.146-147 (C'est nous qui soulignons).



Baptiste Morizot – ou comment pactiser avec le vivant ?

Le travail de recherche de Baptiste Morizot émane d'abord d'un étonnement – le retour du loup en France. Pourquoi cette « intrusion » du monde sauvage au sein d'une société humaine domestiquée, civilisée, si bien stratifiée, l'a-t-elle poussé à penser ? Il explique l'origine de son projet philosophique ainsi : « *Le retour du loup est un problème philosophique, dans la mesure où il peut nous permettre de questionner la cohabitation avec d'autres espèces, des espèces chargées symboliquement de l'idéologie de la guerre contre la nature, en d'autres termes.* »¹⁸

Cependant, le loup n'est pas n'importe quel animal pour l'homme. Il symbolise un monde indompté et indomptable, une altérité radicale, que l'on pensait écartée, et dont la réapparition montre la portée de l'imbrication du monde humain avec les mondes non-humains et les conséquences désastreuses qu'il peut en découler si aucune action réfléchie et rationnelle n'est menée. Il montre qu'on ne peut plus penser les mondes animaux avec les catégories modernes de l'utilité, du moyen, de la ressource, mais qu'il faudra aujourd'hui compter avec ces Autres dont on a si souvent nié l'existence propre.

Le problème est celui de la possible cohabitation entre pairs, entre égaux. Et pour cela, il faut une action collective, ciblée, locale et spécifique ; il faut, à nouveau, négocié.

Aussi, cette action, pour Morizot, ne peut être menée que par des diplomates, des diplomates d'un nouveau genre : « *Pour cette tâche, il est toujours besoin de sang-mêlés, d'interprètes, d'hybrides, de bâtard, de garous. C'est-à-dire de pliés-en-deux.* »¹⁹

Ces pliés-en-deux, ces nouveaux Lawrence, sont des interprètes qui rendent possible la communication entre hétérogènes. Ici, la tâche est plus ardue puisque l'on dénie, par principe, aux animaux tout *logos*, toute parole, toute capacité diplomatique. Mais pour l'auteur, il n'est pas question de les représenter, de

18. Morizot, B. (2016). *Les diplomates, cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*. Paris : Éditions Wildproject, p. 22.

19. *Ibid.*, p. 31.

parler à leur place. Il s'agit de négocier avec l'autre non-humain en comprenant et en adoptant sa manière de s'exprimer, sa manière de communiquer propre, ses émissions de signes, pour construire collectivement un espace viable : « *La négociation avec le sauvage a pour fonction de transmettre des messages, poser des limites et signifier des interdits.* »

Aussi l'on ne *représente* pas l'animal, on le présente et l'on se présente à lui : « *Le modèle de l'explorateur et pas du député : le diplomate ici ne représente pas son camp, il le présente ; il ne défend pas ses intérêts, mais les intérêts de la relation même.* »²⁰

Dès lors que l'on comprend que cette autre manière d'être vivant résiste, au même titre que nous résistons à l'oppression, à l'humiliation, à la servitude, dès lors que l'on réalise qu'elle a sa dignité propre, nous ne pouvons plus la considérer comme un simple moyen. Elle devient une fin à part entière. À ce moment-là, nous n'envisageons plus la Nature comme simple objet de science, prise dans des lois stables, objet qu'il faut domestiquer ou protéger. La Nature se politise, devient un acteur politique, capable de luttes, de pourparlers, d'adaptations et de métamorphoses. Il y a une intelligence de la Nature qu'il nous faudra désormais prendre en compte, elle n'est pas un pur instinct : « *Tout ce qui résiste gagne un nom – écrit Morizot –. Il monte en politique. Le réchauffement climatique, en imposant des contraintes sur toutes nos actions, gagne un nom. Certains l'appellent même Gaïa. Tout ce qui nous fait de l'effet gagne un nom. Dès lors qu'il est vivant, il est vitalement engagé : il gagne aussi un intérêt.* »²¹

L'attitude diplomatique est donc nécessaire dans notre nouveau rapport avec ces êtres qui revendiquent également leur droit d'exister et d'habiter la Terre ; nécessaire d'autant plus que nous dépendons d'eux et qu'ils dépendent de nous – nous sommes dans la même galère : « *Le diplomate est celui qui se présente aux non-humains qui se sont levés, et qui doit trouver pratiquement comment élaborer avec eux un monde commun meilleur. Avec ceux qui ont la singulière manie de se taire, de ne pas raisonner avec notre logos, de ne pas formuler avec notre parole, de ne pas passer de pactes et d'accords suivant nos modes de convention.* »

20. *Ibid*, p. 39.

21. Morizot, B. (2017). Nouvelles alliances avec la terre. Une cohabitation diplomatique avec le vivant. Dans *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n°33. <https://journals.openedition.org/>



C'est contre deux conceptions de la Nature et de la relation qu'on entretient avec elle que Morizot se lève : contre la fâcheuse manie de vouloir éliminer le problème – l'extermination ou la marginalisation. On ne veut plus les voir, on les ignore. Pratique inefficace, puisque le vivant résiste d'une manière ou d'une autre ; ou alors contre la sanctuarisation, qui fait que la Nature se doit d'être préservée, et ce, au détriment des intérêts de communautés humaines subissant le problème. Attitude tout aussi inefficace que la première, et qui la rejoint en son principe.

S'ouvre donc une troisième voie, la voie diplomatique : « *La tâche diplomatique dans ce contexte change de manière spectaculaire : il ne s'agit plus de dépêcher loin là-bas, sur les frontières extérieures avec la nature, ou sur le front de colonisation, des diplomates appelés à discuter avec ces nouveaux agents. Le diplomate n'est plus aux frontières avec la wilderness, biologiste dans une réserve intégrale, qui monitoré une nature laissée à elle-même : il est appelé au milieu de nous, parmi nous, en chaque point où il faut composer avec un quelque chose qui s'est redressé et levé en un être.* »²²

Cette nouvelle voie de la gestion « écologique » appelle une nouvelle science, une science plus apte à saisir les comportements, les habitudes et habitus, c'est-à-dire les manières d'*habiter*, sans s'approprier, une nouvelle science à portée politique : une étho-écologie.

« *Le vivant n'est plus seulement du physico-chimique, il retrouve sa dimension comportementale subtile, c'est elle qui est en jeu. Car ces êtres rétroagissent finement à l'égard de ce tout systémique, de telle sorte qu'il n'y a pas de solution hors d'une délicatesse dans la transformation du système de pratiques vers du plus soutenable. Tout se comporte, c'est-à-dire : rien dans les systèmes vivants n'est compréhensible ou gérable en termes de causalité unidirectionnelle, monofactorielle, séparée du reste. Et c'est cela qui érige les alliances objectives : les pratiques se tiennent, les intérêts sont indiscernables – c'est vitalemment que les causes sont communes, parce qu'on est voués à vivre exposés aux autres. Tout est relié, non pas à tout, comme dans l'écologie cosmique qui s'intéresse d'abord au sentiment mystique de fusion avec la nature, mais à d'autres choses précises, qui sont liées par un axe imprévisible à d'autres choses précises, enchevêtrées, et ce qui nous intime de prendre soin de l'un, implique que le soin s'élargisse.* »²³

22. Ibid.

23. Ibid.

Ce qu'explique Morizot dans ce passage nous semble d'une grande importance, car il est difficile, en voulant défendre les intérêts des non-humains, de ne pas tomber dans un idéalisme abstrait, ou dans une nostalgie d'un monde sans technique (ce qui serait absurde). Il s'agit d'observer, sans juger, sans transposer d'avance des schémas anthropomorphiques, des micro-résistances qui n'ont jamais cessé d'être à l'œuvre, d'où l'expérience du pistage, qui apprend à voir l'invisible²⁴. S'il faut les voir, c'est parce que nous sommes responsables de leur fragilisation, et que celle-ci nous atteint également : « *C'est bien parce qu'ils sont vulnérables qu'on les voit, mais ce n'est pas ainsi qu'ils entrent dans la relation : c'est en tant que leurs intérêts et leurs puissances singulières entrelacés aux nôtres appellent une prise en compte.* »²⁵

D'une certaine manière, la voie diplomatique proposée ici n'est pas un acte désintéressé, un acte de bonté ou de générosité envers la nature. Encore une fois, on ne fait rien avec de bonnes intentions, ou au contraire on fait le pire. Ici, l'homme a *intérêt* à s'ouvrir, à tisser des liens avec les non-humains. C'est une attitude tout à fait réaliste, c'est ce qui fait son importance philosophique. C'est ce qui fait également qu'elle n'est pas simplement théorique, mais déjà en cours d'expérimentation.

Morizot donne pour démontrer cela des exemples concrets ; que ce soit la gestion écologique des loups dans le Yellowstone²⁶ avec un travail remarquable de diplomates éthologues, ou des pratiques aussi ingénieuses que celle faites avec les éléphants du Kenya, pris dans des conflits avec des populations humaines, et dont on a permis la compréhension des limites grâce à une étrange alliance avec des abeilles²⁷. En effet, comme l'explique Morizot, le processus est déjà en cours, de manière imperceptible : « *Les diplomates sont déjà partout, sur le terrain, ils cherchent des causes communes et des alliances entre des usages soutenables des territoires, et des vivants ; ils cherchent l'intérêt de la relation elle-même. Les causes communes et les alliances vitales ne sont pas évidentes : elles sont objectives au sens marxiste, mais elles exigent d'être découvertes, formulées, configurées, priorisées, et parfois inventées. C'est la tâche des diplomates de les faire saillir. On peut inventer*

24. Sur ce point précis, le pistage comme lecture des signes, voir : Morizot, B. (2016). *Les Diplomates*. Paris Éditions Wildproject, p. 287-321.

25. *Ibid.*

26. Voir le chapitre 3 du II de : Morizot, B. (2016), p. 221-232.

27. Morizot, B. (2016, p. 387-388).



des causes communes même là où elles semblent improbables. Là où les modernes ne voient qu'indifférence ou nuisibilité, il s'agit de faire lever des alliances vitales. La diplomatie commence par faire saillir les intérêts enchevêtrés, y cherche ensuite les causes communes, pour les transmuter enfin en alliances vitales, et travaille au bien de la relation même entre une communauté humaine chaque fois locale et ses cohabitants vivants non humains. »²⁸

Cette dernière phrase nous semble décisive, car il ne s'agit pas pour ces penseurs du vivant de s'ériger en donneurs de leçons, ou en théoriciens abstraits. Il s'agit avant tout de comprendre que les problèmes ne peuvent être transposés, que c'est une question de jurisprudence, qui n'a pas besoin de représentant extérieur au conflit. Ceux qui sont concernés (agriculteurs, bergers, paysans, villageois, etc.), seuls, sont capables de trouver des solutions, car chaque cas est différent. Cet aspect est tout aussi valable, sinon plus, au sein des conflits territoriaux humains – par-delà toute représentation.

Les diplomates, en ce sens, subissent eux-mêmes les affections des conflits, ils ne sont ni en dehors, ni au-delà. Ils sont partie prenante, à part entière, mais capables de comprendre qu'ils doivent d'abord servir la relation, la transformer pour qu'elle permette à chacun des termes d'exercer au mieux sa puissance : « *Les formes de pratique qui sont intrinsèquement diplomatiques avec le vivant sont plus spontanément émancipatrices et épanouissantes pour les acteurs et les communautés humaines qui les appliquent. »²⁹*

Dès lors, ne faut-il pas penser les conflits socio-économiques qui nous touchent également en ces termes ? Les crises sanitaires, les crises écologiques, les crises politiques ne sont-elles pas liées ? Ne faut-il pas adopter le modèle diplomatique, en ce nouveau sens, dans notre manière de penser la politique et son déploiement ? En effet, comme explique Morizot : « *Dans la conjoncture de crise actuelle de nos relations au vivant, comme des conditions de vie humaines, il n'est pas arbitraire de faire l'hypothèse que les dispositifs qui aliènent les humains sont souvent les mêmes que ceux qui aliènent les non-humains. Ce seraient les activités humaines qui entendent mépriser toute cohabitation au nom d'un profit strictement*

28. Morizot, B. (2017). Nouvelles alliances avec la terre. Une cohabitation diplomatique avec le vivant. Dans *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 33, p. 73-96.

29. *Ibid.*

économique, qui sont aussi celles qui méprisent l'émancipation des travailleurs en leur sein, comme leur accès à des formes de vie plus épanouies. Elles se déploient au détriment des conditions de vie de tous les acteurs en présence, humains et non-humains. Tout type d'activité qui implique de devoir détruire par principe ou mépriser une part de l'environnement vital du travailleur peut difficilement prétendre être émancipatrice pour lui. Toute paysannerie productiviste qui détruit la vie des sols, notamment par l'usage massif d'intrants, ne peut prétendre être émancipatrice pour le paysan, qui en est souvent la première victime, on peut l'inférer des effets de la "révolution verte" »³⁰.

Le passage par une diplomatie du vivant apparaît donc aussi important dans la reconsidération de nos propres rapports internationaux. L'abstraction d'une représentation surplombante – l'attente d'un *Deus ex machina*, autant attendre *Godot* – ne pourra supplanter la force d'une confrontation directe, où les concernés eux-mêmes œuvrent pour leur cohabitation qui dure. Derrière cette tentative de mettre en valeur ces rapports au sein du vivant, on voit s'ouvrir une nouvelle voie de la philosophie politique, *inexplorée* – qu'on pourrait nommer « Éthique de la Terre ».

30. *Ibid.*



Conclusion

Il nous incombe à tous de devenir diplomate, à notre manière, d'aiguiser notre sensibilité au vivant, c'est-à-dire à nous-mêmes, pour permettre une cohabitation pérenne entre mondes et singularités. En effet, jamais l'idéalisme ne permettra d'unifier ces singularités pour atteindre à une société homogénéisée, ni le cynisme entrepreneurial nier la vitalité des rapports du vivant, les deux ayant la même source. Les recherches entreprises par la philosophie du vivant aujourd'hui nous semblent intéressantes en ceci qu'en saisissant les nouveaux rapports vitaux qui se créent *pratiquement* entre humains et non-humains, elles permettent de mieux réaliser qu'il est vain de chercher des modèles sociaux à transposer, qu'il est vain de vouloir pacifier le monde (existe-t-il vraiment ?) avec un discours idéaliste abstrait, mais qu'il faut prendre des risques, se battre, négocier, entrer en pourparlers, expérimenter, et ce, de manière continue, comme le font les animaux pour cohabiter, et permettre à leurs mondes de persévérer. Telle est la sagesse animale. C'est ce qui fait notre grandeur : cette part animale en nous, et qu'il nous faut cultiver, et ce, pour notre propre survie ■

Bibliographie :

- Chaudier, S. (2008). Giraudoux européen de l'entre-deux-guerres Dans Sylviane Coyault (dir.). *Rhétorique et diplomatie chez Proust et Giraudoux : la crise d'une sainte alliance*. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, p. 287-300.
- Deleuze, G. (1993). *Critique et Clinique*. Paris : Minuit.
- Esquerre, A. et Lazarus, J. (2012, 18 septembre). Le diplomate de la Terre. Entretien avec Bruno Latour. *La Vie des idées*. <https://laviedesidees.fr/Le-diplomate-de-la-Terre>
- Latour, B. (2000). Guerre des mondes – offres de paix. *Ethnopsy, les modes contemporains de la guérison*, n° 4 (Numéro spécial, Colloque de Cerisy : Guerre et paix des cultures), p. 61-80.
- Latour, B. (2012, novembre). L'universel, il faut le faire. Dans *Critique*, n° 786, p. 949-963. DOI : 10.3917/criti.786.0949.
- Morizot, B. (2016). *Les diplomates, cohabiter avec les loups sur une autre carte du vivant*. Paris : Éditions Wildproject.
- Morizot, B. (2017). Nouvelles alliances avec la terre. Une cohabitation diplomatique avec le vivant. Dans *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 33, p. 73-96.
- Morizot, B. (2023). *L'inexploré*. Paris : Éditions Wildproject.
- Stengers, I. (2007). 1. La proposition cosmopolitique ». Dans Jacques Lolive et Olivier Soubeyran (dir.). *L'émergence des cosmopolitiques*. Paris : La Découverte.

